

jours, mais je le sens plus vivement encore lorsque revient l'époque où j'ai l'habitude de t'adresser mes vœux.

Cela me rappelle le temps où j'étais toute petite, et où je venais auprès de toi avec mon bouquet de fleurs à la main, balbutier un petit compliment. Tu as été et tu es encore si bonne pour moi ! Ne m'as-tu pas toujours aimée, et soignée comme si j'étais ta fille ? N'es-tu pas toujours venue au devant de mes moindres désirs ? Et les conseils affectueux, et les caresses que tu m'as prodiguées, les oublierais-je jamais !

Aussi, ma chère marraine, permets-moi de te dire aujourd'hui combien je te suis reconnaissante de ces témoignages d'affection dont mon cœur gardera le souvenir. Je prie Dieu qu'il t'accorde, en retour, une bonne, une excellente santé, qui est, dit-on, le premier des biens. Je te souhaite aussi la réussite dans tes entreprises, dans tes affaires, et enfin je fais des vœux pour que tous ceux qui t'entourent continuent de t'aimer et de te rendre heureuse, comme je le fais et le ferai moi-même toujours.

Adieu, ma chère marraine, je t'embrasse tendrement et respectueusement.

TA FILLEULE.

Dictées d'orthographe usuelle.

I. LES ANIMAUX CHASSEURS.

Tous les animaux qui aiment la chair et qui ont de la force et des armes chassent naturellement : le lion, le tigre, dont la force est si grande qu'ils sont sûrs de vaincre, chassent seuls et sans art ; les loups, les renards, les chiens sauvages, se réunissent, s'entendent, s'aident, se relayent et partagent la proie ; et lorsque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le chien domestique, lorsqu'on lui a appris à réprimer son ardeur, à mesurer ses mouvements, et

qu'on l'a accoutumé à une marche régulière et à l'espèce de discipline nécessaire à cet art, il chasse avec méthode et toujours avec succès. (BUFFON.)

II. PORTRAIT D'UN PRINCE NON ÉPROUVÉ PAR LE MALHEUR.

Malheureux Bocchoris, tu ne savais ni réparer tes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui te menaçaient, ni ménager les gens dont tu avais le plus grand besoin. Ce n'était pas que tu manquasses de génie ; tes lumières égalaient ton courage, mais tu n'avais jamais été instruit par la mauvaise fortune ; tes maîtres avaient empoisonné par la flatterie ton beau naturel. Tu étais enivré de ta puissance et de ton bonheur, tu croyais que tout devait céder à tes désirs fougueux : la moindre résistance enflammait ta colère. Alors tu ne raisonnais plus, tu étais comme hors de toi-même ; ton orgueil te transformait en bête farouche ; ta bonté naturelle et ta droite raison t'abandonnaient en un instant ; tes plus fidèles serviteurs étaient réduits à s'enfuir, et tu n'aimais que ceux qui flattaient tes passions. (FÉNELON.)

III. LA BONTÉ.

Soyez bons, mes amis ; ne vous contentez pas de ne point faire de peine à ceux qui vous entourent. Soyez heureux chaque fois qu'il vous sera donné de faire plaisir à vos parents, à vos maîtres, à vos camarades. La bonté a un grand charme. Elle attire et elle conserve les amitiés. Elle procure à l'âme une paix, une sérénité profonde. Il n'y a pas de plus douce consolation que de faire du bien à ses semblables. Comme on respire à l'aise lorsqu'en se couchant, on peut se rendre ce témoignage qu'on a fait des heureux ! Quelle journée bien employée que celle qu'on donne au bonheur des autres ! Le seul avantage de la richesse et du pouvoir est de permettre de faire